Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/siropauculoulheu00gran

Barbier IV, 499. 1ted.
Quérard III, 448.

SIROP-AU-CUL, OU L'HEUREUSE DELIVRANCE,

TRAGÉDIE

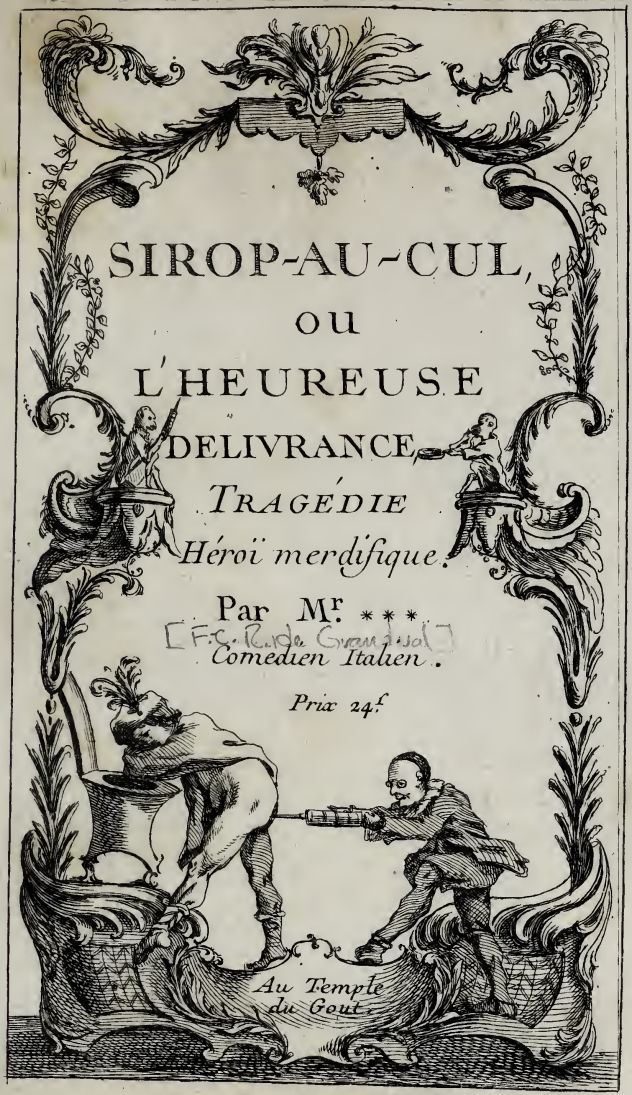
Héroï merdifique.

Par Mr. ***

[F.-C. R. de Grandval]

Comedien Italien.

Prix 24f.



Au Temple du Gout.

AU LECTEUR.

SI l'Hiſtoire, Lecteur, du Roi Sirop-au-cu,
Par faute de bon ſens n'a pas l'art de vous plaire?
Sans rien précipiter goutez-en la matière,
Et puis permis à vous d'en torcher votre cu.
Mon but eſt d'amuſer en voulant me diſtraire,
Si c'eſt perdre mon tems, c'eſt du tems de perdu;

AUX AUTEURS.

PAr de grands mots ſans fin, par des phraſes obſcures
Aujourd'hui les Auteurs peignent le ſentiment.
Abjurant du bon ſens les expreſſions pures,
Le cœur de leur Héros leur ſert de fondement.
Si d'un grand Conquérant ils chantent la victoire,
Il ſemble qu'à leurs vers ils doivent ſa valeur.
C'eſt au goût, au ſeul goût qu'il faut borner ſa gloire,
L'humilité toujours fut l'écueil de l'erreur,
De ces deux qualités je fais mon avantage,
Et par-là mon ſuccès eſt brillant, & certain;
Si l'on ne fait ſentir le but qu'on enviſage,
On rend alors ſon temps infructueux & vain.
Que cet avis ſaillant vous ſerve de lumière,
ICARE fendit l'air, ICARE fit le ſaut.
Le cul de mon Héros m'a ſervi de matière;
Auteurs à ſentimens, ne montez pas plus haut.

NOMS DES ACTEURS.

SIROP-AU-CUL, ou SIROP-AU-CU, Roi de Merdenchine.

ÉTRONIE, Amante de Sirop-au-Cul, Fille d'Étronius Roi détrôné par Saligot, & réfugié à la Cour de Sirop-au-cul.

CURIDÉ, Confidente d'Étronie.

DÉGOUTANT, Capitaine des Gardes de Sirop-au-cul.

MORVENBOUCHE, Confident de Sirop-au-cul.

MERDENCOUR, Ambaſſadeur du Roi Saligot.

PECORUS,
SCAVANTINET,
BARBARISME,
ARTICHAUD,
} Médecins & Grands du Royaume.

COULŒUVRE, Apoticaire.

CHIANT-LIT,
CUBRENEUX,
GALENMAIN,
NÉ-POURRI.
} Gardes.

La Scene ſe paſſe dans la Merdenchine au Palais de Sirop-au-cul.

C'eſt de cette Ville d'où vient le muſc.

SIROP-AU-CUL
OU
L'HEUREUSE DELIVRANCE;
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CUL, PECORUS, SÇAVANTINET, BARBARISME, ARTICHAUD.
GARDES.

En levant le rideau, on voit Sirop-au-cul sur une chaise percée, qui foire abondamment, il est habillé à la Romaine, mais sans culotte comme les Ecossois.

Les quatre Médecins sont le cercle assis autour du Roi.

SIROP-AU-CU,

Sur sa chaise percée, & dont la chemise est toute embrenée.

CE n'est point, mes amis, en Héros téméraire,
Qu'acceptant le Cartel d'une sanglante
Guerre,

J'ai fait voir la valeur de mon bras triomphant.
Pour maintenir la paix chaque jour étouffant
De trop juſtes raiſons dont murmuroit ma flamme,
Je feignois d'ignorer la honte d'une trâme,
Dont le Roi Saligot en vil uſurpateur
Prétendoit ſe noircir. Étronie en ſon cœur
Allumant le flambeau d'un Amour fantaſtique,
Ce Roi pour faire agir ſa noire politique,
Par le brillant de l'or couvrant ſes attentats,
Séduiſoit mes ſujets au ſein de mes états,
Et ne pouvant de gré poſſéder la Princeſſe,
Il voulut par un rapt l'ôter à ma tendreſſe.
Son Pere détrôné par ce Prince inhumain,
Triſte jouet des Dieux vit la flamme à la main,
En un jour malheureux renverſer ſon Empire,
Accablé ſous le faix du plus cruel martyre,
Étronius fuyant, trouva dans mes Etats,
Un refuge aſſuré ſous l'appui de mon bras.
Vous ſçavez de quels feux mon ame fut ſaiſie
A l'éclat des attraits de ſa fille Étronie,
Dont le cœur enflammé de la même vigueur,
Conſentit à l'hymen d'où dépend mon bonheur.
Je touchois au plaiſir ; le juſte Ciel me l'ôte.
Eh ! qu'à bon droit on dit, il compte ſans ſon hôte;
J'ai compté ſans le mien, Sirop-au-cu vainqueur,
N'en éprouve pas moins le comble du malheur;
Je viens de remporter une grande Victoire,
Mais quels ſont des Lauriers entés ſur une foire !
D'un Etat floriſſant à peine l'héritier,
Je régne, je triomphe, & ne fais que chier.
Je me ſens diſtiler ainſi que la matière,
Et ſans votre art divin je ferme la paupiere.
Sur vos heureux talens j'oſe me raſſurer.

Ah ! ſans perdre de tems faites-les opérer.
Vous avez, Pecorus, toute ma confiance,
J'ai dans Sçavantinet un homme d'éloquence,
Barbariſme lui ſeul a grand ſoin de mes dents,
Et la cour, d'Artichaud, admire les talens,
Ainſi quatre Docteurs pleins de ſens & lumiére
Vont ſans doute arrêter ma farouche matiére ;
Qui ne reſpectant point ſon Roi Sirop-au-cu,
Ne couleroit pas mieux, s'il eût été vaincu.
Mettez, s'il faut, vos nés pour boucher la goutière,
Qui ſans ceſſe coulant élargit mon derrière,
A tel point que la mort me peut faire à vos yeux,
Si Dieu n'y met la main, rejoindre mes ayeux.
Employez de votre art le grave miniſtère.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant, Grand Roi, vous ſatisfaire.
La volonté des Rois eſt un ordre des Dieux,
Et toujours les Lauriers ſont émanés des Cieux,
Ils nous ont en ce jour accordé la victoire,
Vous voilà triomphant, mais vous avez la foire.
Quelle honte, Seigneur, ſi vous chiez toujours,
Quel échec à l'Etat, à vous, à vos Amours.
Votre mal eſt un traître, il faut que je le diſe,
Sçavantinet, Seigneur, vous parle avec franchiſe.
Mais nous romprons le cours d'un deſtin ſi fatal ;
Daignez nous détailler la ſource d'un tel mal.
Pour votre guériſon il faut nous en inſtruire.

SIROP-AU-CU.

Je ne puis ſans rougir, mes amis, vous le dire,

La crainte pour les Rois eſt un crime odieux,
Et pour avoir tremblé je ſens en ces bas lieux
(Portant la main à ſon derrière.)
Qu'il eſt un Ciel vangeur, mais pourtant trop ſévère,
Et je dois le blâmer de chercher mon derrière.
Il eſt vrai que c'eſt là que la peur me ſaiſit,
Et le trou de mon cul en devint ſi petit
Que j'en crus à l'inſtant avoir perdu l'uſage.
Qui peut ne pas trembler à l'aſpect du naufrage!
J'étois bien réſolu de braver le trépas,
Mais la peur de mourir l'emporte en pareil cas,
Et dans un même inſtant par un effet contraire
Je reſſerrai le cul, & lâchai le derrière;
Le dernier prévalut, & ſans ceſſe foirant
Je vainquis tout foireux, & foire triomphant:
Vous ſentez de mon mal la ſource, & l'origine.

PECORUS.

Si vous n'étiez foireux, vous en avez la mine.
Et ſans nous l'avoir dit nous l'aurions vû d'abord.
Notre art à vous guérir, par un ſublime effort
Va vous manifeſter juſqu'où va ſa puiſſance:
C'eſt trop peu de ſentir, il faut de l'évidence.
Daignez donc, Grand Vainqueur, tourner vôtre Ponent,
Et vous aûrez dans peu quelque ſoulagement.

Sirop-au cul tourne le derriere, s'appuye ſur ſa chaiſe percée, on met le pot de chambre fort proprement ſous lui, les quatre Médecins leurs lunettes ſur le nez regardent attentivement, & de très près la matiére couler. Ce qui fait un coup de Théâtre très-brillant.

Après un aſſez grand intervalle de ſilence & d'attention.

ARTICHAUD.

J'apperçois un gluant à travèrs la matière,
Qui dénote une humeur récalcitrante altiére....
Au Roi.
Nous pouvons à l'inſtant, Seigneur, vous l'arrêter,
Mais il eſt dangereux de rien précipiter,
Et je ſerois d'avis d'attendre une quinzaine.

SIROP-AU-CUL, *ſe retournant avec impétuoſité.*

Que le Diable, Artichaud, mille fois vous entraîne,
Si pour me ſoulager, il n'eſt un prompt effort,
Dans une heure au plûtard Sirop-au-cul eſt mort.
Si vous ne ſentez rien, ce n'eſt pas de ma faute.

BARBARISME.

Le Roi ſe remet à la même poſture que ci-devant, les Médecins comme auparavant regardent attentivement la matière couler.

Sire, remettez-vous, nous remarquons dans Plaute,
Que ſouvent le hazard, *cet arbitraire du ſort*,
Fait triompher le foible, & ſuccomber le fort.
Mais ſon ſecours ici nous ſeroit inutile.
Il faut purger le ſang, détacher cette bile,
Qui ſe précipitant avec rapidité,
Peut cauſer aux poulmons de la ſérosité.
Le mercure apprêté nous ſera néceſſaire
Pour que dans l'inteſtin ſe cuiſe la matière,
Car vous voyez qu'à cru ces glaires ſont pouſſés.

Sçavantinet laiſſe ici tomber ſes lunettes dans le pot de chambre. Il les ramaſſe avec dextérité, les

essuye proprement à sa cravate, & les remet sur son nez. Tout cela se fait en parlant.

SCAVANTINET.

Qu'en termes éloquents ces mots sont énoncés.
On ne peut mieux parler que vous venez de faire;
Mais pour rendre l'avis encore plus salutaire,
Faisons ce qu'en tel cas ont fait tous nos Docteurs.

Les Médecins délayent avec leurs doigts la matière qui est dans le pot de chambre, & avec gravité la goûtent par trois fois.

SCAVANTINET, *au Roi qui se remet sur sa chaise.*

Que votre cul Royal, Sire, appaise ses pleurs;
Un heureux dénoûment va finir le mistère,
Nous n'avons plus besoin que d'un Apotiquaire;
Il va vous apporter nos verjus, nos sirops,
Et le mal partira bientôt, *ad inferos.*

Les Médecins sortent.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, *qui entre.*

SIROP-AU-CU.

MOrvenbouche, parlez, d'où me vient la victoire
Qui signale en ce jour ma valeur & ma gloire?
A qui dois-je le fruit de ce sang répandu
Qui couvre de Lauriers le grand Sirop-au-cu?

Car, ſi j'en ſçais un mot, que le Diable m'emporte.

MORVENBOUCHE.

D'abord à vous ſervir mon ardeur fut ſi forte,
Que ne connoiſſant plus ni périls ni tourmens,
Je piquai mon cheval qui prit le mord aux dents.
Ah, qu'il s'eſt ſignalé ! qu'il a bien fait connoître
La valeur d'un ſujet qui combat pour ſon maître!
On auroit dit qu'un Dieu guidoit cet animal.
(Qu'un inſtant fut, hélas, à Saligot fatal !)
Inéxorable aux cris, pourſuivant ſa carrière,
Il abbat l'ennemi, le couvre de pouſſière ;
Saligot veut en vain rappeller ſes ſoldats :
La peur ſaiſit les uns, & de leur propre bras,
Les autres aveuglés, ſe renverſent par terre.
Mon cheval animé d'une juſte colere
A travers l'Ennemi retraverſe le Camp
Qui devint & d'horreur, & de carnage un champ
Si triſte à l'Ennemi, pour vous ſi plein de gloire
Que mon cheval lui ſeul mérite la Victoire.
A la fin mon cheval n'eut plus le mord aux dents,
Et le combat finit, faute de combattans.

SIROP-AU-CU.

Le hazard va plus loin ſouvent que la prudence,
Mais le Ciel fait toujours briller ſa providence,
Vous êtes le Héros que portoit l'animal
Et je vous dois le prix qu'a gagné le cheval.
Les Dieux dans leurs deſſeins ſont tous impénétrables !
Eh ! qu'importe à quel bras nous ſoyons redevables !
Les Prodiges jamais n'appartiennent qu'aux Dieux.

Et grace à leur faveur je ſuis victorieux.
Tu recevras le prix qu'on doit à la vaillance ;
Et déſormais en toi je mets ma confiance.
Le premier ſoin des Rois eſt de récompenſer.

MORVENBOUCHE.

Vous êtes dans l'erreur, c'eſt trop vous abuſer ;
Sire, jamais poltron n'aura frayeur plus forte ;
Mon cheval m'emporta, mon cheval me rapporte ;
Morvenbouche ſans lui n'eût-jamais reparu.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je, juſte Ciel ! l'ai-je bien entendu ?
Ce que tu me dis là peut-il être croyable ?

MORVENBOUCHE.

Pardonnez-moi, grand Roi, j'eus une peur de Diable.

SIROP-AU-CU.

Peut-on trembler ſi fort ſans faire le plongeon ?

MORVENBOUCHE.

Je me tenois, Seigneur, preſqu'auſſi droit qu'un jon.
Sire, un bon Ecuyer ne tombe point par terre ;
Mais il falloit un cul auſſi dur qu'une pierre
Pour ne pas ſucomber en un pareil aſſaut.

SIROP-AU-CU.

Morvenbouche, mon cul plus que le tien eut chaud.
Va, ma timidité ſert d'excuſe à la tienne.

MORVENBOUCHE, *avec ſurpriſe, & chaleur.*

Sire, vous m'annoncez une fâcheuſe antienne.

Je croyois qu'un grand Roi ne dût jamais trembler.
Ah ! quels remords pour vous me viennent accabler !
De quel œil voulez-vous que l'Univers contemple
Un Roi dont la valeur lui doit servir d'exemple ?

SIROP-AU-CU.

Vos fureurs ne ſont pas une régle pour moi,
Vous parlez en ſoldats, je dois agir en Roi.
On punit un ſujet qui fait le petit maître,
Que la crainte ſaiſit,& qui n'eſt plus qu'un traître.
Mais un Roi que le Ciel rend digne de ce rang
Pere de la patrie, il tremble pour ſon ſang.
Eh, pour qui bien ſouvent friſſonne-t-il dans l'ame !
Pour des ſujets ingrats que l'intérêt enflâme,
Qui laiſſeroient paſſer l'Etat en d'autres mains,
S'ils ne combattoient pas pour leurs propres deſtins.
Morvenbouche, apprenez cette ſage maxime,
Il eſt dans la frayeur une vertu ſublime ;
Il faut pour mettre un frein à la témérité
Prendre avis à propos de la timidité.
Charles XII. eût été le ſecond Aléxandre
S'il eût, tremblant un peu, voulu moins entreprendre.
Sçachez mettre à profit cet avis important,
Et me laiſſez en paix entendre Dégoutant.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DEGOUTANT,

Qui entre avec tant de précipitation que le Roi se leve, & se prête par-là à la situation de se laisser baiser le derriere.

DEGOUTANT.

AH! Seigneur, pénétré d'une allégresse entiere.
Souffrez que mille fois, j'embrasse ce derriere
Où du Ciel à nos yeux éclatent les faveurs,
Et qui sera l'Autel où désormais nos cœurs
Viendront en holocauste offrir au Diadême.
Nos vœux pour un Héros qu'on respecte & qu'on aime.

En prenant le pot de chambre.

O Jus trois fois divin, qui faites le bonheur
D'un Peuple triomphant, d'un Roi plein de valeur!
C'est à vous que mon nez rend un sincere hommage.

Il remet le pot de chambre.

Oui, Seigneur, apprenez le brillant avantage
Que l'Etat a reçû de votre cul foirant.
Dès le premier signal il fut en mouvement.
Vous fites aussi-tôt, Grand Roi, peter la bombe,
Qui fut de l'ennemi la défaite, & la tombe.
Les Dieux font triompher le Mortel à leur choix!
Vous me dites alors *du ton sacré des Rois :*

Ah! mon cher Dégoûtant, ſoûtiens-moi, j'ai la foire.
Qui l'eût crû ? qu'elle fût le ſceau de la victoire !
Sans votre foire, hélas, l'Etat étoit perdu,
Car c'étoit perdre tout, perdant Sirop au-cu.
Vous ſavez qu'à l'inſtant on nous livre bataille,
Moi-même je vous mis derrière une muraille;
Vous faiſiez pour chier de louables efforts,
Mais le bruit des Canons en cauſa de ſi forts
Que le mur écroula; votre auguſte Perſonne
Ne pouvant reculer, jure, fulmine, tonne.
J'admirai dans l'inſtant, ô prodige des Cieux,
Que vous ne reculez que pour en ſauter mieux.
Dans le même moment oubliant votre foire,
Vous courutes au champ où vous guidoit la gloire,
Mon intrépidité veut y ſuivre ſon Roi,
Je vous vois auſſi-tôt à deux cent pas de moi,
Et pour comble d'horreur en cet inſtant terrible
Mon cheval abbatu vous rendit inviſible.
Je reprens un relais, je cours comme un démon,
Et S. George cent fois plus que moi, rodomon
N'eût fait en ce moment que de l'eau toute claire.
Qui prétend m'arrêter eſt renverſé par terre :
Je ne pus retrouver la trace de vos pas.
J'appris avec effroi par un gros de Soldats,
Que ſans de prompts ſecours pour vous auxiliaires,
Vous étiez menacé d'avoir les étrivieres.
Ma prudence à l'inſtant ſignala ma valeur,
Et me fit ſeconder ma trop juſte fureur.
Chiant-lit le premier m'apporta la nouvelle
Qui fit donner l'eſſor à mon généreux zele.
Cubreneux découvrit la foire de ſon Roi,

Galenmain côtoya la route ſans effroi,
Et ce fut Né-pourri qui d'un recit ſincere
Me dit que Saligot écumant de colere
Inſtruit que tout foireux vous étiez dans ſon camp,
Jugeant que vous auriez du ſecours ſur le champ,
Pour arrêter l'effet de cette prévoyance
Avoit adroitement, (je fremis quand j'y penſe!)
Sur vos traces placé des dogues affamés
Qui fumant de carnage, à la proye animés
Devoient par cette ruſe effacer le paſſage
Où j'ai fait ſuccomber ſa dangereuſe rage:
Car un Dieu qui vouloit éterniſer nos noms
Y fit au même inſtant croître des champignons,
Qui nous guidant tout droit vers la Tête ſacrée,
A notre noble ardeur ſervirent de trophée.
Il étoit temps, ma foi, Saligot nous tenoit,
Et pour vous étouffer ce Roi vous embraſſoit.
Ce fut là que l'on vit une terrible affaire!
Alternativement nous nous jettons par terre,
Saligot contre moi tourne alors ſa fureur,
Et d'un ton menaçant me dit avec aigreur,
Les Dieux te puniront ſi tu pourſuis la gloire;
Et moi je lui réponds, certain de la victoire,
S'ils demandent mon ſang, ils le verront couler:
Mais la brêche eſt l'autel où l'on doit m'immoler.
Je le frappe auſſi-tôt, il tombe à la renverſe,
Intrépide je cours, je vôle, je m'empreſſe,
Et faiſant le devoir d'un ſujet, d'un ami,
La victoire éveilla mon Prince évanoui,
Que peu s'en eſt fallu que Saligot lui-même
Ne devînt l'inſtrument de ma valeur extrême
Car le tems que je mis, Sire, à vous ſecourir

Fit ſeul que de vos fers je ne pûs le couvrir,
La fuite lui devint un ſecours néceſſaire,
Et les Dieux ont pris ſoin de terminer l'affaire.

SIROP-AU-CU.

C'eſt aſſez, Dégoûtant, je te fais mon égal.
Ton récit adoucit la moitié de mon mal.
Vous, Gardes, approchez, recevez vos ſalaires;
Et ſi mon mal au cul ne me cauſe la mort
Votre Roi vous fera bientôt uu autre ſort.

A Dégoûtant.

J'attens mes Medecins & mon Apotiquaire :
Qu'il plaiſe aux Immortels de guérir mon derriere!
La Princeſſe languit de ſon brûlant amour,
Et de ma guériſon elle attend l'heureux jour....
Mais tu ne me dis pas comment va ton ulcére ?

DEGOUTANT.

Il eſt crevé, Seigneur, dans le fort de la guerre.

SIROP-AU-CU.

Quelqu'ulcére ſansdoute eſt crevédansmon corps.
Car j'y ſens à coup ſûr de violents tranſports.
Allons prier les Dieux d'appaiſer cette criſe,
Et j'irai, s'il leur plaît, mettre une autre chemiſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, DEGOUTANT, GARDES.

Sirop-au-cu entre la main ſur ſon derriere comme pour ſe retenir juſqu'à ce qu'il ſoit ſur le pot de chambre, & ne laiſſe pas d'embrener le Théâtre.

SIROP-AU-CU, *ſur ſa chaiſe percée.*

JE crains que de l'État le ſuprême bonheur
Ne ſoit pour votre Roi le comble du malheur.
Les Dieux ſont fait ainſi ! pour nous leur providence.
Puiſe en l'obſcurité ſa divine exiſtence ;
L'oracle a pourtant dit qu'un heureux dénoûment
De l'Univers entier feroit l'étonnement,
Et je ſens redoubler du mal la violence.
Éprouvons des Docteurs la profonde ſcience.
Eh ! que me ſerviroit l'honneur d'avoir vaincu
S'il falloit au tombeau mettre Sirop-au cu.
Il eſt beau de régner, mais il eſt beau de vivre :
La gloire du trépas dont un Héros s'enyvre

A l'exemple des Dieux doit animer les Rois :
Si comme eux immortels ils revivoient deux fois.
D'ailleurs un beau trépas n'eſt jamais qu'à la Guerre.
Que me diroient les morts d'être mort du derriere ?
Je veux quand je mourrai, braver en vrai ſoldat
Les périls attachés au ſalut de l'État.
à un Garde.
Faites entrer les Grands, & mon Apoticaire,
Je prévois que mon mal a beſoin de cliſtere ;
C'eſt languir trop longtemps en ces tourmens affreux,
Si je ne ſuis guéri, j'en jure, c'eſt fait d'eux.

SCENE II.

LES QUATRE MEDECINS, COULŒUVRE, *la Seringue en main.*

(*Les Acteurs précédens.*) *Deux petits valets apportent un réchaud avec un poëlon plein d'eau qui chauffe, & quantité de bouteilles.*

SIROP-AU-CU.

JE vais donc, mes amis, éprouver un chef-d'œuvre ;
Avec dextérité gouvernez-moi, Coulœuvre.
J'aime à vous contempler l'inſtrument en vos mains ;
Vous êtes un Héros l'effroi des culs humains ;
Mais ſoit votre grand art, votre eſprit, ou vos graces,

Je ſens déjà le mien prêt à vous rendre graces.
Voyez, examinez, allons, qu'attendez-vous ?

COULŒUVRE.

J'attens l'ordre, Seigneur, pour me mettre à genoux. (*en montrant les Docteurs*)
Voilà mes ſouverains, que leur bouche prononce.

BARBARISME.

Coulœuvre, taiſez-vous, voilà notre réponſe;
Faites chauffer vos eaux ſans ſcandale, ſans bruit,
Le tems, en bavardant, ſe paſſe, & l'heure fuit.
(*au Roi.*)
Nous avons réfléchi ſur votre maladie,
Et la ſource du mal eſt à fond définie.
De pere en fils, Seigneur, nous connoiſſons vos culs,
Et nous avons jugé, en faiſant nos calculs,
Que ce mal vient un peu de votre négligence.
Il ne s'eſt vû jamais autant d'extravagance.
Qu'a produit votre cul & ceux de vos ayeux !
Sans relâche occupans & nos nez & nos yeux
Ils ne pouvoient chier, & vous foirez ſans ceſſe.
Ces deux extrémités nous mettent en détreſſe.
Nous vous eſtimons fort, Grand Roi Sirop-au-cul,
Mais ſi l'on m'en croyoit, on vous coudroit le cul.
C'eſt, pour vous bien guérir, l'infaillible reméde.

SIROP-AU-CU.

Si c'eſt là votre avis, le Ciel me ſoit en aide,
Jamais le cul du Roi ne ſe verra couſu,
Et j'aimerois plûtôt que tu fuſſes pendu...
Artichaud, prononcez,

ARTICHAUD.

Je penſe le contraire.
Je voudrois vous ouvrir encore plus le derriere,
Quand tout ſeroit ſorti, vous n'auriez plus de mal,
Et votre cul pour nous ne ſeroit plus bannal.

SIROP-AUCU.

En vous faiſant tous deux jetter par la fenêtre
Voulez-vous éprouver que je ſuis votre maître?
Comme Roi cependant je retiens mon courroux;
Mais vous, cher Pecorus, dites, qu'en penſez-vous?

PECORUS.

Qu'ils parlent ſans bon ſens, ſans goût, & ſans lumière!
A-t-on jamais d'un Roi vû coudre le derriere;
Ce ſeroit enfermer les Brebis & le Loup,
Et vous porter, Seigneur, un trop ſenſible coup.
Cicatriſer le trou de ce foireux derriere
Choqueroit le bon ſens, & la nature entière.
Votre foire eſt de peur une digeſtion.
Et du Ciel en courroux une punition.
C'eſt à nous que les Dieux ont commis la puiſſance
D'apporter *per malum malo* de l'indulgence,
Ainſi pour vous guérir réfutant leurs avis,
A mes déciſions, Grand Roi, ſoyez ſoumis;
Sur le bout de mes doigts je ſçais la Médecine:
Toujours il faut du mal aller à la racine:
Votre cul entêté diſtilera toûjours
Si mes avis ſuivis n'en arrêtent le cours.
*Notre adreſſe, & notre art à vous ouvrir le ventre,

*Le Roi fait ici des contorſions de rage épouventables.

Doit nous montrer du mal & la ſource, & le centre
Vos boyaux par nos mains ratiſſés proprement
Seront mis à vos yeux dans un baſſin d'argent,
Et preſſés comme il faut, expulſant la matière,
Nous mettrons en état vous & votre derriere.
Que dites-vous, Grand Roi, de ce Conſeil d'ami?

SIROP-AU CU.

Que comme un roitelet vous me traitez ici,
Et que je ſuis ſurpris de votre impertinence.....
Autant que je l'ai pû, j'ai gardé le ſilence;
Mais vous ne ceſſez point de révolter mon cu;
Parlez, connoiſſez-vous le grand Sirop-au-cu?
Savez-vous que mon front couvert du diadême
Produit de mes Ayeux & la fleur & la crême,
Que ſi tous les foireux ſe trouvoient en vos mains,
Il faudroit éventrer les trois quarts des humains;
Pour me traiter ainſi, va-t-en à tous les diables.

SCAVANTINET.

Sire, appaiſez vos cris. Vos Ayeux redoutables
Conſtipés, ou Foireux n'en ont pas moins vécu,
Et toujours ſur leurs maux nos ſoins ont prévalu.
Tout ce qu'ont prononcé ces Docteurs mes confreres
Eſt pour donner l'eſſor à leurs goûts, & lumieres.
Nous autres Médecins nous nous contrarions.
Pour donner plus de poids à nos déciſions.
Il arrive ſouvent que dans pareille affaire
De tous nos beaux diſcours nous faiſons le contraire,
Et le malade eſt ſûr qu'après tant de combats

Le reméde ordonné le ſauve du trépas ;
Il creve bien ſouvent malgré notre ſcience,
Mais il va chez les morts rempli de confiance
Que le reméde opére en le faiſant mourir,
Et l'on voit de notre art le germe ſe nourrir
De façon que les morts en ſortant de la vie
Ignorent qu'en mourant elle leur ſoit ravie ;
Il eſt de certains maux où notre art n'agit point.
Quoique certains du fait, nous parlons ſur ce point
Comme ſi ces grands maux ne fuſſent que chimere,
Car nous n'en ſentons rien. C'eſt ce qu'ont voulu faire
Ces trois grands Médecins dans leurs ſavants diſcours.
Mais les remédes vains ſont toûjours les moins courts.
Je ſerois donc d'avis, laiſſant la faribole,
Que vous fiſſiez, Seigneur, un tour de caſſerole.
Pour tous maux aujourd'hui c'eſt un reméde ſûr ;
(Aux Medecins.)
Comme ignares parfaits, vous m'allez dire,
(Cur ?)
En voici la raiſon, écoutez, je vous prie ;
De la maſſe du ſang vient toute maladie ;
Sans ceſſe notre Roi foire comme un perdu,
Sans contredit, Meſſieurs, c'eſt un ſang corrompu.
Le Roi goûte bien mieux cet avis ſalutaire ;
Je crois de bonne foi qu'on ne ſçauroit mieux faire,

Sire, vous m'entendez, qu'en penſe votre cul ?

SIROP-AU-CU.

Que quand Caligula fit ſon cheval Conſul,
Il avoit ſes raiſons d'en enrichir l'hiſtoire
Et que cet animal méritoit cette gloire :
Que s'il avoit connu mes bavards Médecins
Il les eût envoyés s'exercer aux moulins.

SCAVANTINET.

Nous allons à l'inſtant vous laver le derrière ;
Et par d'autres moyens châtier la matière.
Coulœuvre, ſongez bien à votre fonction
Et préparez d'abord une décoction.
Approchez-nous cette eau qui doit être aſſez chaude....

Les Medecins lui frottent le cul avec de l'eau bouillante.

Guériſſons donc ce cul qui trop longtems nous fraude...

SIROPAU-CU.

Ah, Docteurs, c'eſt trop chaud, attendez un inſtant.

SCAVANTINET *continuant.*

La Faculté le veut, ſupportez ce tourment.
Nous voulons effrayer par-là cette matière....

SIROP-AU-CU.

Beau ſecret, par mon chef, de brûler mon derrière.

SCAVANTINET *ſans écouter le Roi, continue.*

Nous ſçaurons la forcer de ſortir à propos,

Et de rendre ce cul moins gaillard, mais diſpos.

(à Coulœuvre.)

Donnez ce lavement qu'on vous a dit de faire.

Le Roi préſente ſon derrière & on le fait retourner.

Nous avons depuis peu changé cette manière
De donner par le cul reméde, ou lavement,
Coulœuvre, il faut au Roi le donner pardevant.

(Le Roi ouvre la bouche.)

Il faut avant, Seigneur, que votre cul ſe bouche.
Vous ouvrirez après votre petite bouche.

On ſçaura que le Roi l'a fendue juſqu'aux oreilles.

(à Coulœuvre.)

Donnez-nous ce tampon, allons, dépêchez-vous.

(Ils tamponnent le cul du Roi.)

Et ſur le cœur du Roi mettez vous à genoux.
Il faut pour cet effet monter ſur une chaiſe :

On tient le Roi, Coulœuvre monté ſur une chaiſe appuye ſes genoux ſur ſon eſtomac, lui met la canule dans la bouche & pouſſe ſon lavement.

SCAVANTINET, *au Roi.*

Vous vous ſentez déja, je ſuis ſûr, à votre aiſe.

Le Roi veut parler, ce qui fait répandre un peu le lavement & met en colère Coulœuvre.

COULŒUVRE.

(Il achéve de donner le lavement.)

Sire, tenez-vous donc en repos un inſtant.
J'ai donné mon reméde enfin, heureuſement.

Pendant cette cérémonie les quatre Médecins, leurs lunettes ſur leur nez, regardent attentivement ſi

rien ne coule à travèrs le tampon qui ſaute en l'air, & le reméde leur rejaillit au viſage; tranſportés de joie ils entourent le Roi & chantent en branle.

Sur l'Air, *& j'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

Sire, conſolez-vous, notre reméde opère
Vous n'aurez plus de mal à votre beau derrière,
Vous n'êtes plus foireux, Sire, conſolez-vous.

Les Gardes qui ſont dans l'enfoncement avec Morvenbouche & Dégoutant font un double cercle autour des Médecins & du Roi & répétent en chorus.

Sire, conſolez-vous, ce grand remédé opère,
Vous n'avez plus de mal à votre beau derrière,
Vous n'etes plus foireux, Sire, conſolez-vous.

Coulœuvre joue l'air ſur un violon qu'il prend à l'Orcheſtre.

SIROP-AU-CU. { *Aux Médecins qu'il embraſſe à pluſieurs repriſes & qui ſont tout embrenés.*

Venez, mes chers amis, que je vous baiſe tous.

SCAVANTINET, *au Roi.*

Avalez en Héros encor ces trente boles,
Et vous diſant, (*Salve*) nous finiſſons nos Rôles.

SCENE III.

SIROP-AU-CU, DÉGOUTANT, MORVENBOUCHE, GARDES.

DÉGOUTANT.

EN faveur de nos nez, de l'Etat, & de vous,
Les Dieux appaiſent donc un diſtilant courroux.
Je me taiſois, Seigneur, mais jurant comme un Carme
Je faiſois en moi-même un furieux vacarme
Je maudiſſois autant la tranſpiration,
Que j'applaudis du Ciel la bénédiction.

MORVENBOUCHE.

Ainſi qu'à Dégoutant une vive allégreſſe
Me rend pour notre Roi ma premiere tendreſſe;
Votre foire à propos a ſçû ſe contenir
Car ſçachez que mon nez n'y pouvoit plus tenir.
Je vous parle, Seigneur, en confident ſincère.

SIROP-AU-CU

Parlez plus à propos, ou ſçachez mieux vous taire.
Ma foire, avez-vous dit, étoit un don des Dieux,
Et vos nezmurmuroient de ce bienfait des Cieux.
C'eſt bien à vous, vilains, infectés par nature,
Et qui portez d'ailleurs la plus plate figure,
De faire à contre-temps ici les délicats,
Quand l'un piſſe en ſon lit, l'autre chie en ſes draps.....
Ne ſont-ce pas vos faits ſix jours de la ſemaine?....

SCENE IV.

ÉTRONIE, CURIDÉ, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ÉTRONIE.

LE bruit de vos exploits, Sire, en ces lieux m'améne.
Que mon cœur a ſouffert de furieux combats!
Mais la Victoire, enfin, couronne votre bras,
Et Saligot vaincu, l'hiſtoire le raconte,
Contraint à battre aux champs avec ſa courte honte,
Vous rend digne de moi; vous êtes mon vainqueur
Et rien n'arrête plus la flamme de mon cœur.
Il brule pour ſon Roi de cette ardeur ſi pure
Qui vient rendre d'accord l'amour & la nature.
Je ſuis prête, Seigneur, à vous donner la main;
Qu'à Saligot ſaiſi des tonnerres d'airain
Ainſi qu'à l'Univers annonçent pour nouvelle
Que nos cœurs ſont d'amour le plus parfait modèle.
Saligot à coup ſûr crevera de dépit,
Sçachant l'heure & le jour où dans un même lit
Un tendre mouvement me rendra ſouveraine:
Que cette attente, hélas, me fait ſouffrir de gêne!
Hâtez-vous d'éprouver ma ſenſibilité,
Vous rendrez grace aux Dieux de ma mobilité.
Un laurier ſe flétrit ſi l'amour ne l'arroſe;

J'en veux être à la fois & la ſource & la cauſe.
Qui pour un Roi vainqueur peut vivre ſans amour
Indigne de régner, eſt indigne du jour.

SIROP-AU-CU.

Que vous me châtouillez par mon endroit ſenſible,
Et que ce beau diſcours eſt ardent & plauſible;
Princeſſe, votre ardeur mérite des travaux.
Devenons vous & moi, deux Hercules nouveaux.....
Princeſſe, ſçavez-vous que je n'ai plus la foire.

ÉTRONIE.

Je ſçais bien plus encor, & j'ai peine à le croire;
Sans elle, hélas! on dit que vous étiez perdu.
Qu'auroit fait mon amour, ſans vous, Sirop-au-cu?
La mort ſeule à mes maux eût été le reméde.

SIROP-AU-CU.

Le deſtin malgré lui ſouvent à l'amour céde.
L'amour vous rend juſtice, & ne peut vous rater;
Mais, ſans mourir, Princeſſe, on peut bien ſe gratter.
Peut-être le dépit eût fait quelqu'écorchure...
Mais puiſque me voilà, laiſſons cette peinture,
Venez, tous vos deſirs ſe verront accomplis,
Uniſſons de nos cœurs tous les plis & replis,
Faites de mon laurier votre plus douce chaîne,
Qu'il croiſſe dans vos eaux, préparez la fontaine.
Déſormais le plaiſir doit marcher ſur nos pas;
Princeſſe, ſi j'en meurs, que ce ſoit en vos bras.

Le Roi ſort & ſa ſuite.

SCENE V.

ÉTRONIE, CURIDÉ.

ETRONIE.

LEs Dieux ont donc enfin ceſſé de me pourſuivre,
Et c'eſt de cet inſtant que je commence à vivre;
Qui vit en languiſſant, voit à peine le jour,
Et la Terre aux Mortels eſt un triſte ſéjour,
Quand l'excès du malheur fait tout leur appanage :
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Tu ſçais bien, Curidé, que je n'en manque pas;
Mais l'ennui qui ſans ceſſe accompagnoit mes pas
Inſpiroit à mon cœur des mouvemens bizarres
Qui balançoient en moi ces ſentimens ſi rares
Dont toi même admirois la force & la grandeur.
Mais un ſang pétillant s'aigriſſoit ſur mon cœur.
L'eau qu'on m'a ſi ſouvent fait venir à la bouche
Me brûloit du deſir de devenir la ſouche
Qui devoit à l'Etat donner des rejettons.
Si l'on ne veut ſemer, que ſervent les ſillons ?
C'eſt fatiguer un champ pour le laiſſer en friche;
La terre pour cela n'en devient pas plus riche;
Il eſt ainſi d'un cœur qu'on flatte par l'eſpoir.
Quiconque porte un nez doit s'armer d'un mouchoir.
Un ſouffle allume un feu qu'on éteint avec peine.
Ma flamme ſans détour te parle en Souveraine,

Il nous faut dans l'amour de la réalité,
Et le plaiſir fait ſeul notre félicité.
Ce plaiſir, Curidé, je veux bien te le dire,
Eſt un je ne ſçais quoi qui fait que l'on deſire
Connoître de l'amour l'aiguillon dangereux,
Et nous fait malgré nous brûler à petits feux.
Il me falloit mourir, ou bien me ſatisfaire,
Chacun ſent ſes beſoins; l'attente déſeſpére;
Du tems qu'on perd en vain on eſt comptable aux Dieux:
Mon Ecuyer cent fois m'a fait parler ſes yeux;
Ses feux, s'il eût oſé ſe ſeroient fait connoître;
S'il n'eſt pas Roi dailleurs, il eſt dign de l'être,
Si le Roi m'eût manqué, j'en faiſois mon époux.

CURIDÉ.

Dans un ſemblable cas j'agirois comme vous.
Eh! qui ſçait mieux que moi le tourment qu'on endure,
Quand il faut mettre un frein aux cris de la nature!
La raiſon veut en vain régler alors nos pas,
La nature triomphe en ſes tendres ébats.
Quand on tient la couronne, on peut ſe dire Reine,
Et régner, c'eſt tenir la tige de la peine.
Quand nous en ſommes là, nous goûtons les plaiſirs,
Et nous donnons l'eſſor à nos tendres deſirs.
Princeſſe, Curidé vous dévoile ſon ame.
Ah, vive le plaiſir où notre cœur ſe pâme!
Princeſſe, comme moi vous aimez le mouton?
Le meilleur de la bête eſt le gigo, dit-on;
Sans être en appétit ſon divin jus réveille,

Je quitterois pour lui tous les jus de la treille,
Curidé ſans ce jus fût entrée au tombeau,
Et je ne dois le jour qu'à ce friant morceau,
Les Dieux, pour en jouir, nous ont donné la vie.

ÉTRONIE.

On ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.
Oui, pour vérifier ce diſcours ſéduiſant,
Ton ſalutaire avis finira mon tourment;
Ce ſoir avec le Roi nous grugerons l'éclanche,
Il faut que dans ſon jus mon tendre cœur s'épanpanche:
Je veux enfin ſortir de mon inaction,
Et courir le hazard d'une indigeſtion.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE, GARDES.

MORVENBOUCHE.

Sire, qu'avez vous donc ? quel tourment vous irrite ?
Vous courez comme un fou, quel sujet vous agite ?
Étronie à vos feux manque-t-elle de foi ?

SIROP-AU-CU

C'eſt pis que tout cela qui tourmente ton Roi,
Je ſuis atteint du mal régnant dans ma famille,
Hélas, je n'en puis plus, & dans ma peau je grille,
Me voilà conſtipé ; mes quatre Médecins,
Ont, je crois, dans mon corps fait entrer des couſins,
Qui me picquant au vif ſans ceſſe y font la ronde,
Et j'en vois, mais trop-tard, l'ignorance profonde.
Ce qui redouble encor ma trop vive douleur
C'eſt qu'Étronie, hélas, va tomber en langueur,
Tous les apprêts ſont faits pour la cérémonie,

Et je sens que les Dieux vont me ravir la vie.
Dans un si triste sort qui la soulagera ?
Je connois ses besoins, elle y succombera.
Morvenbouche, dis-moi, comment va sa colique?
La femme est à-peu-près la lanterne magique,
Il ne faudroit la voir qu'à travers un cristal,
Un pet fait de travers lui cause un cuisant mal !
On dit que dans l'instant elle étoit en foiblesse?

MORVENBOUCHE.

Ce n'est plus rien, Seigneur, & le mal qui la presse,
Est causé par des vents qui ne pouvoient sortir,
En vous nommant, Seigneur, on l'a fait revenir.

SIROP-AU-CU.

Et que fait à présent cette triste Princesse ?

MORVENBOUCHE.

Tout à gogo, Seigneur, comme un dain elle vesse.

SIROP-AU-CU.

Je voudrois bien, hélas, pouvoir en faire autant.
J'espérerois du moins quelque soulagement.
Mais n'attend-t-elle pas la fin de la journée ?

MORVENBOUCHE.

Jamais pour elle jour ne fut tant de durée.
Sans cesse voltigeant dans son appartement
Elle accuse la nuit de son retardement.
Qu'elle a bien d'une Reine & la taille & la mine!
Je l'admirois, Seigneur, faire un tour de cuisine:
Sans doute elle se sent un si grand appétit,
Qu'elle craint d'être foible en se mettant au lit.

SIROP-AU-CU.

Elle prend pour ce ſoir un ſoin bien inutile ;
Je doute que jamais mon lit ſoit ſon azile ?
Qu'elle va reſſentir bien des tourments divers ;
Lorſqu'on l'informera de ce nouveau revers ;
Les Dieux, & les deſtins ont juré de nous nuire...
Va pourtant de ma part, Morvenbouche l'inſtruire.

MORVENBOUCHE.

Mais Seigneur.

SIROP-AU-CU.

Obéis & ne replique pas.

SCENE II.

SIROP-AU-CU, *ſeul.*

MOrvenbouche, *attendez... revenez ſur vos pas.*
Eſt-il parti? ... ſon cœur à ce récit horrible
Frémira du danger qui n'eſt que trop viſible.
Puis-je achever l'hymen en ce fâcheux état ?...
Je ſuis un pauvre Sire, hélas, pour mon état.
Tout foireux ce matin j'étois à l'agonie,
Et conſtipé ce ſoir je vais perdre la vie....
Dois-je ſubir le ſort d'un ſi cruel deſtin ?

SCENE III.

MORVENBOUCHE, SIROP-AU-CU, DÉGOUTANT, GARDES.

MORVENBOUCHE.

MErdencour eſt là-bas, Seigneur, dans le jardin
Qui d'attendre un inſtant ſe faiſant violence

Lui-même vous vouloit demander audience.
Son Maitre dont on a rabattu la fierté
Par cet Ambaſſadeur veut conclure un Traité
Qu'il dit être pour vous de très-grande importance.

SIROP-AU-CU.

Qu'il prend bien mal ſon temps.... n'importe, qu'il avance.

Un Garde ſort pour l'aller chercher.

S'il ne me donne pas de ſolides raiſons
Tous ces diſcours pour moi ne ſeront que chanſons.
Dans l'état où je ſuis, que pourra-t-il me dire ?
Mais il faut l'écouter pour le bien de l'Empire ;
Et ſi le ciel ſevere exige mon trépas,
Il eſt mort, dira-t-on, ne le méritant pas.
Il a fait ſon devoir comme un Roi magnanime,
L'amour pour ſes ſujets le rend exempt du crime;
Même dans les tourmens, du peuple le repos
Juſqu'au dernier ſoupir l'occupoit en Héros...
Mais, Dégoûtant, mon mal m'accable ſans relâche...

SCENE IV.

SIROP-AU-CU, MERDENCOUR, MORVENBOUCHE, DÉGOUTANT, GARDES.

MERDENCOUR.

A Mon Maître, grand Roi, la valeur vous attache :
Je viens vous informer que Saligot vaincu
Admire malgré lui le grand Sirop-au-cu,
Qu'il prend beaucoup de part, Seigneur, à votre foire,

Et vous accorde enfin en ce jour la victoire.
Mais l'amour en ſon cœur ne vous l'accorde pas.
La Princeſſe a pour lui de ſi fringans appas,
Qu'avant de conſentir à l'hymen d'Étronie,
Il vous fait annoncer, qu'il y perdra la vie,
Son trône, ſa valeur, ſes biens & ſes États,
S'il faut que cet objet ſe couche dans vos draps:
Qu'il viendra l'arracher de votre lit, ſanglante
Du coup que portera ſa fureur menaçante.
Les menaces d'un Roi tel que l'eſt Saligot,
Sont des oracles ſûrs qu'on éprouve bientôt.
Il ſçait que vous l'aimez, il l'aime plus encore,
Il en ſéche ſur pied, pour tout dire, il l'adore;
Vous ne convenez point à cet objet charmant,
Elle mérite un Roi non comme vous foirant,
Il lui faut un Héros vigoureux & robuſte
Dont le tempérament à ſon amour s'ajuſte.
Pour montrer que mon Roi ne ſuit que l'équité,
Qu'Étronius régnant en toute ſureté
Rentre dans ſes États il rend le diadême,
A ce Roi détrôné dans ſa fureur extrême
De voir qu'avec mépris, il l'avoit rebuté;
Mais on verra bien pis, s'il n'eſt pas écouté:
De la Princeſſe enfin il veut porter la chaîne,
Ou craignez de mon Roi la vengeance & la haine;
Conſentez, croyez-moi, de contenter ſes feux;
Pour la Princeſſe, & vous, répondez à ſes vœux;
Cet ordre vous paroît ſans doute téméraire,
Mais il n'en eſt pas moins un avis ſalutaire.

SIROP-AU-CU.

De quel front oſez-vous, petit vilain marmot
M'apporter dans ma cour l'ordre de Saligot?
Le lâche d'ordinaire, a recours à l'injure,
Et ne fait des ſermens que pour être parjure;

Le brave, le héros n'annonce pas en vain
Les lauriers à cueillir d'un ſuccès incertain.
Ce ton impérieux vient m'annoncer ſa rage ;
Mais ne ſignale pas ſa force & ſon courage.
Dites à Saligot que foireux ou foirant
Son vainqueur en tout temps ſe verra triom-
phant,
Que ſa valeur, ſon nez n'ont que le même guide.
Je ne ſuis plus foireux, bien moins encor timide,
Je ſuis, apprenez-lui, ſouffrant & conſtipé,
Mais qu'échouant ſans ceſſe il ſe verra dupé.
Né pourri, cubreneux, *allez en votre garde*
Prendre tout le côté que l'orient regarde ;
Galenmain, Chiant-lit *à votre zele ardent*
Je commets le côté de l'ourſe & l'occident,
Garde ſeul le midi, Dégoûtant, *je te prie ;*
Après avoir placé chacun en ſa partie.
Courez à la victoire, allez, braves Soldats,
Eterniſer vos noms, je marche ſur vos pas.

Ils ſortent.

(*A Merdencour.*)

La guerre eſt à mon mal un remède infaillible,
Et la paix, entre nous, devient incompatible.
Pour vaincre, combattons. Que ſert il d'en
parler ?
La menace aux Héros ne peut les ébranler.
Je devois épouſer aujourd'hui la Princeſſe,
Mon cul fait un retard à ma vive tendreſſe.
J'attends de votre Roi l'effet de ſon courroux,
Et je ſçaurai répondre à ſon tranſport jaloux ;
Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

MERDENCOUR.

Appaiſez-vous, Seigneur, ce n'étoit que pour rire
Qu'ici je m'efforçois à vous intimider.

Daignez jusqu'à la mort votre hymen retarder,
Mon Roi dans vos États vous laissera tranquille;
Et concluant la paix, lui-même en cet azile
Viendra vous en jurer le serment solemnel,
Mais ne conduisez pas la Princesse à l'Autel.
Saligot attend trop de votre cul bénigne
Pour ne pas esperer cette faveur insigne.
Accablé, je le vois, du plus cruel tourment,
Laissez régner la paix par votre testament,
Ne songez en mourant qu'au salut de l'Empire,
La raison, votre cul, tout doit vous le prescrire,
Et puisque vous voilà sur les bords du tombeau,
Daignez, de la Princesse, au Roi faire un cadeau;
Vous tiendrez son enfant sur les fonds de Baptême;
Si sur ce front encore étoit le diadême,
Quand les Dieux permettront de faire voir le jour,
Au premier fruit naissant du plus parfait amour.
Montrez vous un Monarque, & doux, & pacifique,
Votre ame de tout temps fut belle & magnifique,
Montrez-vous de vertus un grand original,
Et mon Roi dans deux jours vous donnera le bal.

SIROP-AU-CU.

Assez & trop longtemps aussi doux que l'abeille,
Je prête à vos discours une attentive oreille;
Mais allez dire au Roi qui me fait la leçon,
Que si j'en ai le miel j'en porte l'éguillon.

MERDENCOUR.

Voici de Merdencour la derniere ſentence,
Que votre teſtament ſe faſſe en diligence ;
Cédez à Saligot la Princeſſe en ce jour,
Ou lui-même demain aſſiégeant votre Cour
Dans ſa juſte fureur brûlant juſqu'à vos titres,
De la Princeſſe, & vous, viendra caſſer les titres.

SIROP-AU-CU.

Qu'entens-je ! dans ma Cour on oſe m'inſulter !
Hola, Gardes....

MORVENBOUCHE.

Seigneur, qu'oſez-vous attenter ?

SIROP-AU-CU.

Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi, Merdencour, *évitez ma colère ;*
Allez dire à ce Roi qui me prend pour un ſot,
Comme on reçoit ici l'ordre d'un Saligot.

(*Merdencour ſe retire.*)

SCENE V.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE,

MORVENBOUCHE.

SEigneur, vous hazardez. Quelquefois la colere...

SIROP-AU-CU.

Quand on brave un Héros, on le rend téméraire.
Je connois Merdencour, ce n'eſt qu'un poliçon
Qui ſembloit m'apporter les ordres de Néron ;

Mais me modérant moins que n'a fait Pharaſmane
J'aurois dû lui donner quelques bons coups de canne.

MORVENBOUCHE.

Occupez-vous, Seigneur, de ſoins plus importans.
La Princeſſe aux abois, fait des cris ſi perçans
Qu'il faut en l'écoutant ſe boucher les oreilles.
Rien ne peut exprimer ſes douleurs ſans pareilles.
Ses pleurs n'ont pû ſuffire aux chagrins qu'elle ſent;
Car ſuccombant aux cris, & s'évanouïſſant,
Sa ſenſibilité paſſoit la raillerie,
Et nous l'avons crû morte en cette létargie.
A la fin, cependant, par nos ſoins vigilans
Ses yeux ſe ſont ouverts, elle a repris ſes ſens
Pour ſe plaindre & gémir avec tant de furie
Quenous croyons encor qu'elle en perdroit la vie.
Dans ſa douleur mortelle elle accuſe les Dieux,
Et va pour vous parler ſe rendre dans ces lieux.
Voyons le Roi, dit-elle, & ſans regret j'expire.

SIROP-AU-CU.

Dans les maux que je ſens que lui faire & lui dire?
J'aurois autant aimé l'arrêt de ſon trépas
Que l'entendre gémir en un ſi triſte cas.
Mais je ſouffre après tout, & chacun a ſa peine;
Je ſçais me montrer Roi, qu'elle ſe montre Reine:
Je voudrois de bon cœur pouvoir la contenter...
Quoiqu'il en ſoit, ami, cherchons à l'éviter....
Elle vient, ma douleur augmente à ſa préſence,
Et je vais lui donner une triſte audience.

SCENE VI.

SIROP-AU-CU, ÉTRONIE, CURIDÉ, MORVENBOUCHE.

ÉTRONIE.

IL eſt donc vrai, Seigneur, que ſans ceſſe ſur nous
Les Dieux exerceront leur injuſte courroux !
C'eſt le comble des maux pour la triſte Étronie,
Que l'heure du plaiſir lui ſoit ainſi ravie.
Pardonnez à l'amour qui cauſe mon tranſport,
Si vous ne m'épouſez, c'eſt l'arrêt de ma mort.
L'amour peut à vos maux devenir le remède,
Pour vous faire chier, s'il veut vous ſervir d'aide,
Un de ſes mouvemens peut faire ce grand coup.
Eſſayez-y, Seigneur, *qui peut tout, oſe tout.*
Laiſſerez-vous mourir une triſte Princeſſe ?
Si vous ne répondez à ma vive tendreſſe ?
Si ſans ce doux eſpoir j'abandonne ce lieu ?
Diſons-nous donc, Seigneur, un éternel adieu.

SIROP-AU-CU.

Les Dieux m'en ſont témoins, Princeſſe, je vous aime ;
Mais que puis-je pour vous dans ma douleur extrême ;
Je ſuis plus mal, hélas, que l'on ne peut penſer !
J'irriterois vos feux loin de les appaiſer ;
Souffrez pour un inſtant que votre Roi vous quitte,
La force de mon mal & me trouble & m'irrite...
Princeſſe, en approuvant l'excès de vos malheurs
Malgré moi je me livre aux plus vives fureurs...
Je verrai d'un œil ſec, d'un viſage tranquille

Grands & petits chier aux faubourgs, à la ville,
Et moi qui suis né Roi, Maître de tant d'États,
Il sera dit, grands Dieux, que je ne chirai pas!
Pour un Roi constipé que la pitié vous touche,
Ou je m'en vais crever plus vîte qu'une mouche;
Quand on ne peut chier, qu'on n'en a plus d'espoir;
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

SCENE VII.

ÉTRONIE, CURIDÉ.

ÉTRONIE.

CUridé, tu le vois, je n'ai plus d'espérance;
Et si je le pouvois je prendrois patience.
Que nous serions heureux aspirant au plaisir,
Si quand l'espoir s'éteint, s'éteignoit le desir;
Il reste par malheur, c'est là notre infortune,
Que puis-je faire ici qu'une plainte importune?...
Je pourrois, il est vrai, me donner le trépas...
Tant d'autres avant moi l'ont fait en pareil cas.
Que pour avoir le nom d'Amante plagiaire,
Je dois me garantir d'un effet si contraire:
Je ne sçais quel espoir rassure mes esprits:
Un amour aussi beau peut-il être sans fruits?
Non, Curidé, le Ciel éprouve une Princesse
Qui doit mourir de joie & non pas de tristesse;
Je sens que dans mon cœur l'espérance renaît...

SCENE VIII.

MORVENBOCHE, ÉTRONIE, CURIDÉ.

MORVENBOUCHE.

PRincesse, le Roi vient, fuyez-le s'il vous plaît.
Il veut tranquilement dans sa fureur extrême

Perdre le jour ſans voir le triſte objet qu'il aime.

ÉTRONIE.

Qu'il perde au moins le jour, ſans ſe donner la mort,
Et que pour dénoûment j'éprouve un meilleur ſort.
La route que ſouvent aux Héros on fait ſuivre :
Eſt qu'en perdant le jour, on les voit encor vivre :
Je le laiſſe à ce prix mourir ſeul en ces lieux,
Et je vais conſulter & l'Oracle, & les Dieux.

La Princeſſe ſort d'un côté, & le Roi entre de l'autre.

SCENE IX.

SIROP-AU-CU, MORVENBOUCHE; DÉGOUTANT.

DÉGOUTANT *avec chaleur & qui n'entre qu'après le Roi.*

LE bruit de vos douleurs, m'a fait quitter mon poſte,
Et pour venir plûtôt, Seigneur, j'ai pris la poſte.
Vos fureurs pourroient bien vous donner le trépas,
Et pour vous ſoûtenir, je viens tendre les bras.

SIROP-AU-CU.

Hélas, il eſt trop vrai que la fureur m'anime,
Et je ſens que les Dieux m'en rendront la victime;
Mais pour tenter ſecours j'irai juſqu'aux enfers,
Et prétens par mes cris étonner l'Univers.
Fuyons ſans héſiter, dans la nuit infernale.....
Mais que dis-je ? un foireux y tient l'urne fatale,
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes pûantes mains
Minos juge aux enfers tous les breneux humains.

Que diront mes ayeux à ma séche arrivée !
Ils ont avec honneur fini leur destinée ;
Et quoique constipés, en terminant leur sort ;
N'ont-ils pas d'un étron payé leur passeport ?
Ah ! combien frémira l'ombre de mon cher Pere !
Que faute de chier j'abandonne la terre.
Mon cul ne peut nier tous ses forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
Que dira ce foireux à ce spectacle horrible ? ....
Je crois voir de sa main tomber l'urne terrible . . . .
Cachons-nous néanmoins dans l'éternelle nuit . . . .
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ! . . .
Je ne me trompe pas, j'aperçois mon grand-pere..
Que vois-je dans ses mains ?... un étron de ma mere..
Tout fumant.... de chier il me prescrit la Loi.....
Dieux ! quels ruisseaux de merde en ces lieux j'entrevoi ! . . . . .
Ah ! le Ciel irrité me reproche ma foire ;
Les Dieux de m'en guérir vouloient avoir la gloire.
Mais, quoi, tout disparoît & mon pere me fuit..
Pour un mauvais étron après tout que de bruit !
Il vaut mieux succomber, n'importe à quel supplice ?

Le Roi tombe dans les bras des confidens, & continüe à voix basse.

Du crime de mon cu, mon cœur n'est point complice..
Je vais quoiqu'il en soit, rejoindre mes ayeux,
Et fais à mes amours mes très-humbles adieux.

Les deux confidens emmènent le Roi, & rentrent sur le champ.

SCENE X.

ÉTRONIE, LES QUATRE MEDECINS, CURIDÉ, DÉGOUTANT, MORVENBOUCHE, GARDES.

ÉTRONIE, *avec joye & transport.*

NOus ne pouvons douter de ce qu'a dit l'Oracle
C'eſt à vous, chers ſujets, à faire le miracle :
Chacun, ainſi que moi l'a fort bien entendu,
Et l'on va voir, enfin ce qu'on n'a jamais vû.
Dans l'inſtant, a-t-il dit, le Roi perd la lumière ;
Si, ſans perdre de temps, on lui ſouffle au derrière,
Les deſtins ont écrit qu'il reverroit le jour.
J'eſpére, mes amis, au nom de mon amour,
Au nom de tout l'État, de votre ardeur fidelle,
Voir éclater par vous l'effet de ce grand zéle
Qu'un Sujet doit avoir pour le ſalut d'un Roi.
Ce doit être à préſent votre plus doux emploi.
Que pour votre grand Roi votre amour ſe réveille ;
Ou votre Prince eſt mort, ou votre Roi ſommeille ;
Diſputez-vous l'honneur de lui ſouffler au cu,
Et de reſſuſciter le grand Sirop-au-cu.

SCAVANTINET.

Lui ſouffle qui voudra ; ce n'eſt plus notre affaire
D'approcher à préſent ce Roi, ni ſon derrière :
On ne voit pas deux fois le rivage des morts.
Le mortel par notre art va paître aux ſombres bords ;
Mais pour l'en retirer il devient inutile.

ÉTRONIE.

Perfides, gardez-vous de m'échauffer la bile....
Si votre Roi vivoit, plus bas qu'un vermiſſeau
Vous feriez de ſa merde un très-friand morceau;
Vous vous conſumeriez en cent mille baſſeſſes,
Pour lui plaire cent fois vous baiſeriez ſes feſſes;
Et vous appréhendez de lui ſouffler au cu ....
Eh bien! vous le ferez, Meſſieurs, c'eſt entendu.
Si c'eſt peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

PECORUS.

Nous reſpectons beaucoup votre Auguſte Perſonne.
Mais les Sçavants jamais ne donnent dans l'abus,
Et tous vos cris, ici, deviennent ſuperflus.
Votre Oracle inſolent, Princeſſe, a voulu rire;
Il faut un nouveau Roi, nous venons pour l'élire.
Voilà pour nous le ſoin qui devient important.

ÉTRONIE, *avec menace.*

C'eſt aſſez. J'ai recours à toi, cher Dégoutant;
Partage ce Laurier avecque Morvenbouche,
N'importe qui des deux? il ne faut qu'une bouche
Qui ſcache adroitement du Roi ſouffler l'anus,
Et rendre ces Docteurs auſſi bas que Camus ....
Mais quoi! vous vous taiſez; cet indigne ſilence...

DÉGOUTANT.

Le refus des Docteurs nous eſt une ordonnance
Que nous n'enfreindrons point. Notre Prince eſt bien mort;
L'Oracle peut, s'il veut, mettre en doute ſon ſort?
Mais s'il croit à ce Roi rendre encor la lumière,
Nous n'empêcherons pas qu'il lui ſouffle au derrière.

ÉTRONIE.

Et quand il ſeroit vrai que l'Oracle eût menti,
M'obéir, eſt pour vous le plus ſage parti ...

Vous verrez le retour de ma juſte colère.
(*Aux Gardes.*)
C'eſt donc vous maintenant que touche cette affaire.
Montrez à m'obéir votre docilité,
Et vous aurez le prix qu'elle aura mérité.

Les Gardes ſe mettent à rire en niais & diſent de la tête qu'ils ne le veulent pas.

Eh bien ! je vais moi-même en ceuillir le ſalaire.
Je vais vous faire voir comme on ſouffle au derrière !
De ſauver votre Roi vous ſerez diſpenſés ;
Mais malheur aux ingrats qui s'y ſont refuſés.

La Princeſſe ouvre le fond du Théâtre où l'on voit Sirop-au-cu ſur un lit de repos, elle fait ſigne aux Gardes de ſoulever le Roi : quand il eſt aſſez élevé elle lui ſouffle au cul à pluſieurs repriſes, on voit en même temps un étron bien dodu tomber ſur le nez de la Princeſſe, elle l'ôte fort proprement de la main droite, & l'apporte en triomphe au bord du Théâtre, ce qui rend ſtupéfaits les Médecins & les Confidents ; le Roi en même temps s'avance, & paroît comme un homme qui ſort d'un profond ſommeil & qui a de la peine à ſe réveiller.

SCENE XI. ET DERNIERE.

ÉTRONIE, *l'étron à la main, faiſant alluſion à l'urne que tient Cornélie dans la mort de Pompée.*

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge,
Qui ſur mes vœux puiſſans a formé ce menſonge?
Je revois un Héros, un Roi qui m'eſt ſi cher ;
Et que je ſauve, enfin, des honneurs du bucher.

Cet étron que je tiens vaut bien mieux que sa cendre.

(*Parlant à l'étron.*)

O vous, à mon bonheur objet sensible & tendre;
Fumez jusques aux Cieux, embaumez tous mes sens,
Et servez aux Mortels de parfums & d'encens.
Vous venez appaiser mes regrets & mes larmes:
Incomparable étron, que vous avez de charmes!
Vous ramenez la joie en ces murs désolés,

(*Regardant les Médecins.*)

Et mes traîtres bientôt vous seront immolés.
Vous voilà confondus, lâches & téméraires:
Si le Prince à présent avoit trente derriéres,
Vous les suceriez tous, bien loin de les baiser.
Le Roi reconnoissant va vous récompenser.

(*Au Roi qui paroît toujours étonné.*)

Sire, les Dieux touchés vous ont rendu la vie;
Sortez, il en est temps, de votre léthargie.
L'Oracle a prononcé qu'en vous soufflant au cu
Nous reverrions regner le grand Sirop-au-cu.
Tous vos Sujets ingrats rejettant cet office
Ont refusé, Seigneur, de vous rendre un service,
Où mon amour pressant vient de se signaler.
La perfidie, enfin, les a fait reculer.
Après avoir, en vain, fait agir la prière
Moi-même avec transport soufflant votre derrière,
Je rends à tout l'État, ainsi qu'à mon amour,
La joye & le repos, à vous je rends le jour.
Qu'il est doux de baiser un cul que l'on adore!
Mes lévres du plaisir me chatouillent encore.
Le prix que j'en attens est déja dans mon cœur;
Mais contre ces ingrats secondez ma fureur.
Qu'ils périssent soudain d'une main meurtrière,

Et qu'ils ſervent d'exemple à la nature entière ;
Déſobéir aux Rois, c'eſt offenſer les Cieux,
Et vous devez punir à l'exemple des Dieux.

Le Roi embraſſe tendrement Etronie dont le viſage eſt tout emberné, & qui emberne celui du Roi.

SIROP-AU-CU.

Princeſſe, autant qu'aux Dieux je dois à votre flâme,
Et je vais couronner l'ardeur qui vous enflâme.
Mes indignes Sujets méritent le trépas ....
Mais remettons aux Dieux à punir les ingrats.
Oui, puiſque dans ce jour, je prends un nouvel être ;
Que ma clémence, ici, ſe faſſe reconnoître ;
Et pour la ſignaler aux yeux de l'Univers,
Bien loin de les charger d'opprobres & de fers,
Le Ciel m'inſpire un trait digne enfin qu'on l'admire,
Je vais en miel pour eux convertir leur martyre:
Cet étron qu'on devroit conſerver chérement,
Et tout fumant, aux Dieux offrir en cet inſtant,
Qu'il n'en ſoit plus parlé par faveur efficace
Mangez-le proprement pour ſceau de votre grace.

(*Aux Médecins & aux Confidents.*)

Ils ſe mettent tous ſix à genoux contre la main de la Princeſſe dans laquelle ils mangent l'étron ; ce qui fait un coup de Théâtre ſucculent, parce qu'alors tous ceux qui ſont ſur la Scene ont le viſage embrené.

Et nous Princeſſe, allons rendre graces aux Dieux
Dont la bonté céleſte a fait tout pour le mieux.
Allons à leurs Autels cimenter l'alliance
Qui fait de votre Roi l'heureuſe délivrance,
Et qu'on diſe partout le grand Sirop-au-cu
Etoit mort, eſt vivant & n'a plus mal au cu.

FIN.

2557-280